

Gérald Leblanc

Écriture d'appartenance et d'émergence

Gérald Leblanc, *L'Extrême Frontière*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1988

Hédi Bouraoui

Number 56, March 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42652ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouraoui, H. (1990). Review of [Gérald Leblanc : écriture d'appartenance et d'émergence / Gérald Leblanc, *L'Extrême Frontière*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1988]. *Liaison*, (56), 12–12.

Gérald Leblanc

Écriture d'appartenance et d'émergence

Gérald Leblanc, *L'Extrême Frontière*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1988.

par Hédi Bouraoui

Le recueil *L'Extrême Frontière* est une sorte de somme poétique des écrits de Gérald Leblanc, lesquels s'échelonnent de 1972 à 1988. Il puise dans plusieurs recueils déjà publiés ainsi que dans des poèmes parus au cours de cette période dans diverses revues. Ses composantes sont **Pour vivre icitte, Chansons, Nightscapes from a Camera Mind, Multipiste, En bleu dans le texte, Toujours des rêves tombent, L'Expérience du Pacifique.**

Du point de vue thématique, l'on peut dire que la poésie de Gérald Leblanc tourne autour de Moncton, ville essentielle, lieu poétique qui permet de retrouver un langage, une façon de dire et de nommer les êtres et les choses. La seconde thématique est certainement l'amour dans toutes ses manifestations passionnelles, amicales, familiales, communales.

Gérald Leblanc réussit à capter à merveille cette oralité particulière de la région de Moncton. Ainsi il amalgame le langage parlé transcrit littéralement avec des bribes de phrases de l'anglais pris à même la rue et l'environnement immédiat. La ville devient alors prétexte à toutes les démarches de l'appartenance et de l'écriture. Le poète traduit non seulement les problèmes linguistiques de la région, mais

aussi la façon de « vivre icitte » : *La Main de Moncton rote le chiac / Et nous parlons sauvage dans un pays de coups de poings.* En effet, il existe une certaine violence, une tension verbale et métaphysique que le poète traduit dans sa brutalité, mais toujours sur un fond musical qui suscite l'inspiration et l'ordre du monde. Cette poésie des tripes et de l'oralité s'enracine pour ainsi dire dans les rues mêmes de la ville, de l'amour et de la haine, du calme et de la colère, manifestant ainsi toutes les gammes à « couleur de sang ».

Le poète entre souvent dans une sorte de transe verbale et linguistique en passant par les zones de la drogue et du rêve, de la distanciation qui permet « l'érection du poème » (voir ci-contre). Poésie ironique, poésie engagée, poésie contestation, poésie de l'affirmation. Cette poésie va donc à l'extrême frontière dans les zones souvent interdites de l'histoire et de la terre amérindienne avec toute sa sensibilité souterraine et sa mémoire enterrée. Le poète est donc à l'écoute du rythme même de l'environnement, du corps émotionnel de la mémoire. Son écriture devient alors une sorte de permutation qui tente de transformer les clichés non pas en sujets de poésie, mais en scénarios du quotidien, en soleils qui éclatent dans des textes

amoureux avec l'accent et les sonorités du terroir.

Gérald Leblanc puise aussi son inspiration à même la mythologie nord-américaine dans sa stridence, mais aussi dans son harmonie, dans son jazz et dans sa panoplie de rythmes, de mouvements, d'illusions... et aussi d'espairs. Sa poésie est donc errance, directe et brutale, à travers l'irrésistible, les éclats des musiques, les corps enlacés, les accents du lieu et les séismes de la mémoire. L'accent du poète est souvent critique et mordant, assez pessimiste et violent, car Gérald Leblanc n'hésite pas à dénoncer les avatars d'une société souvent malade, de même que les « mots bâtards » parce que *we are bastard children of the / City sensibles à chaque remous / Nous créons des courants de démesure / Dans le désordre de la fin d'un siècle / Qui semble être le dernier* (page 137). Mais cette quête initiatique à travers l'Acadie, et son verbe à travers l'amour et ses déchirures aboutissent en fin de compte à une nouvelle cartographie du sentiment lorsque le poète prend conscience de l'océan Pacifique qui le ramène « un peu plus près du Paradis ». Le livre se termine donc par l'autre métropole, Vancouver, qui est « une matrice d'images » et le lecteur saisit la transparence réverbérée depuis le début du recueil, l'accueil chaleureux qui ranime toutes les âmes.

*Chu endetté
Chu en maudit
Le père y chiale
La mère bootleggue
Des péteux
Sus l'welfare
Sus la brosse
Ma tante sus la phone
Chu stone
La tivi waque
Personne l'écoute*